

Liberté

LIBERTÉ
ART & POLITIQUE

Poèmes

Jean Fanchette

Volume 8, numéro 1 (43), janvier–février 1966

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/30041ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (imprimé)

1923-0915 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Fanchette, J. (1966). Poèmes. *Liberté*, 8(1), 54–56.

ambivalence du lieu

L'herbe. Et le feu même a des gestes d'herbe
Sur la route habituelle ma salle sans échos
Prise dans la plus grande clarté de nos gestes

Un peu de sang abreuve ce visage

Le dernier arbre a quitté le dernier oiseau
Le ciel appareille loin du dernier nuage
Cette aube le feu est blanc au revers des pays éteints
Où ne viendront plus japper les marées

Obscurément le feu élève le jour
Obscurément la fièvre bat notre rivage

repère

Le soleil faucon sur le poing du matin
Appareille enfin aux vergers de lumière
L'eau la première a désappris le baptême

Il pleut doucement sur les villes de sel
Les grands visages sculptés dans le vent
Descendent vers la mer

carrousel

Carrousel des ombres c'est toi encore
Tourmentant cet arrière-pays de mémoire
Dans la nuit de juin échoué obscurément

Le silence bat cet aride lieu de l'homme
Les dernières constellations volent bas sur la mer
Déjà l'absence investit l'absence

La drague dans l'eau noire ramène ses pépites nocturnes
O flux et reflux de l'espoir
Et tu es là muet la tête pleine de clameurs

repère

Martelée et infiniment jaillissante
Sur ce promontoire où la nuit se brise

Murmurée et infiniment inventée
Voici la patrie de l'oubli
Cernée par la juste parole

La patiente écriture de l'ombre sur les stèles

le barle

Le harle à gorge rouge vire dans le ciel dévasté
(Captive d'un peuple de racines et des signaux trompeurs
O déchirée par l'instant)
La peur nocturne pèse sur les basses terres

Ici l'instant écrit le paysage au désert que j'invente
Debout dans le feu du torrent tu vis
Tu ne sais plus la nuit couchée au fond du jour

Et l'eau de ce visage que le temps buvait

sur les pays

Sur les pays muets le vent mon allégeance
Chasse les copeaux d'étincelles
Hier saisies aux forges de l'hiver
Je rame dans l'océan des seigles
La demeure d'enfance fuit sous l'horizon
Le vent capitaine de course relégué aux terres de l'intérieur
Laboure les dunes en rêve
Le vent arrache enfin le jour au fond du jour

De quelle mémoire jailli ce ciel cuivré
Là-bas au finistère d'enfance
Il est toujours six heures du soir dans cette ville côtière
Prise dans le dernier soleil
J'entends les meutes qui s'éloignent vers la mer

Sur les pays muets le vent mon allégeance
Réveille l'aube la friche le réel
La maison d'ici navigue dans la clarté trouble
Les rumeurs de l'enfance se brisent et meurent
J'ai perdu Tout vaincu est promis au feu
Je brûle avec toi femme nue torche inverse
Dans le fleuve encore nocturne du lit